

Recherches sociographiques



Léo-Paul DESROSIERS, *Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve*

Jean Blain

Volume 8, numéro 3, 1967

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055380ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055380ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Blain, J. (1967). Compte rendu de [Léo-Paul DESROSIERS, *Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve*]. *Recherches sociographiques*, 8(3), 410–411.
<https://doi.org/10.7202/055380ar>

trois siècles d'histoire nord-américaine qui ne laissent plus devant l'objectif que l'État du Québec contemporain : un « bas Canada » de 1967 qui ne semble pas encore très loin du Rapport Durham. Le second mouvement, celui d'élargissement de la perspective, est alourdi et ralenti par quelques répétitions. Il est surtout brouillé par de tels changements d'optiques et de tonalités que la vision finale du Québec, au lieu de se préciser en une image cohérente, se décompose en une mosaïque de fragments kaléidoscopiques.

Le malaise dont je parlais tient, en définitive, à ce que l'auteur ne semble asseoir ses propos sur aucun postulat personnel bien défini ni même à s'identifier suffisamment avec le Québec qu'il offre à la France. Une laborieuse dialectique le fait osciller entre la sympathie et l'acrimonie, l'attirance et le retrait, l'adhésion et le rejet, pour, finalement renvoyer dos à dos indépendantistes et fédéralistes en chantonnant *La Marseillaise*. Il existe pourtant dans la société québécoise actuelle une conscience d'objectifs précis que l'observation peut déceler sans trop de difficultés. Mais, encore une fois, un je ne sais quoi brouille la vision de certains phénomènes : par exemple, les pages sur les insuffisances des intellectuels québécois (pp. 142-145) ou sur leur ignorance de la civilisation américaine (pp. 197-198). Il est difficile, si l'on est Québécois, de chercher à adopter le point de vue de Sirius pour parler du Québec de 1967...

Jean-Charles FALARDEAU

*Département de sociologie et d'anthropologie,
Université Laval.*

Léo-Paul DESROSIER, *Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve*, Montréal, Paris, Fides, 1967, 322 p.

Avec Léo-Paul Desrosiers est disparu l'un des derniers représentants valables d'une historiographie qui se meurt, caractérisée avant tout par un respect quasi religieux pour le passé dont on s'arrache avec beaucoup de nostalgie. Né chez nous vers la fin du XIX^e siècle, incarné souvent par des prêtres-historiens, ce courant a connu son sommet avec Lionel Groulx qui, par un précieux équilibre dans le dosage de la vision et du métier, a pu renverser les valeurs et devenir un historien-prêtre d'une exceptionnelle qualité.

Cette vision, c'est essentiellement celle des traditionalistes, des conservateurs. Elle se fait volontiers lyrique, moralisatrice. Chez les meilleurs, elle se pare d'une expression verbale envoûtante, astucieuse, pleine de nuances, ce qui permet, par le jeu du vocable, d'accentuer ou d'atténuer l'effet recherché. D'ordinaire, l'appareil critique, par son prosaïsme, souvent aussi par la gêne qu'il impose, lui sied assez mal. Enfin, elle amène à l'histoire, par le biais, des gens dont le métier et les préoccupations premières sont ailleurs. C'est qu'en fin de compte, elle cherche moins à comprendre et à justifier un présent issu d'un passé qu'à exalter un passé qui aurait dégénéré en un présent.

Cette vision, c'est elle qui informe la dernière œuvre de Léo-Paul Desrosiers intitulée *Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve*.

L'auteur a fait carrière dans le roman et dans l'histoire et il n'est pas sûr qu'au niveau de ses motivations profondes les deux démarches aient été bien différentes l'une de l'autre. En tout cas, ses ouvrages historiques comme ses romans renferment de « belles histoires » bien écrites, pleines de générosité, d'élévation, et laissent le lecteur avec ce subtil regret des hommes et des choses irrémédiablement passés. Car, qu'il s'agisse d'œuvres historiques ou d'imagination, c'est toujours chez Desrosiers une sorte de magie de ce qui n'est plus qui opère. (Une seule exception : cette *Iroquoisie*, publiée en 1946, où l'historien en prend plus à son aise et dont on regrette que la suite ne soit jamais parue).

Ce n'est pas à dire que dans les autres œuvres historiques la technique, le métier du fabricant d'histoire aient été négligés. On trouverait difficilement des faiblesses documen-

taires dans la biographie de Maisonneuve. Desrosiers est parfaitement au fait de toutes les sources utiles à son propos. Il faut convenir qu'elles sont peu nombreuses et déjà pour la plupart fort bien connues. L'auteur ne se fait pas faute de l'admettre et en prend justement prétexte pour ne pas les citer, sauf en de rares occasions. C'est qu'il n'a rien du défricheur besogneux. Ce qui l'intéresse, c'est de mesurer « la taille précise » du premier gouverneur de Montréal à partir de données déjà exploitées par d'autres historiens.

Voilà qui est fort légitime. Mais, dès l'abord, on se défend mal d'un certain malaise. Au plan de l'histoire, ce qui importe c'est moins Maisonneuve que la conjoncture du temps et du milieu, c'est-à-dire le Montréal des années 1642 à 1665 ; ou, si l'on préfère, l'essentiel c'est moins Maisonneuve que l'apport de Maisonneuve. Mais on sent bien que ce n'est pas l'avis de Desrosiers et que ce ne sera pas son optique. Il n'exploitera pas l'œuvre de Maisonneuve pour éclairer un moment de l'histoire, de façon à ce qu'on en puisse mieux saisir les liens avec l'avant et l'après, mais pour témoigner en faveur d'un personnage dont il nous avertit qu'« avec stupéfaction, il a vu la stature ... croître d'année en année ».

Nous touchons ici le danger qui guette la biographie historique, notamment celle d'un homme qui par ses fonctions a été mêlé à la vie politique, économique et sociale d'un milieu donné. Ce danger, c'est celui de la démesure, résultat d'une démarche souvent inconsciente qui consiste à lier au personnage que l'on raconte les événements qui se sont passés dans le lieu et le temps où il exerçait une certaine autorité, faute de disposer d'une documentation à caractère personnel (correspondance, journal, etc.) qui permettrait de reconstruire le personnage par l'intérieur et d'expliquer son action par ses tenants plutôt que par ses aboutissants.

Dans le cas qui nous occupe, il n'existe aucun écrit intime de Maisonneuve. Mieux, on ne sait à peu près rien de son enfance ni de ses dernières années. Son activité à Montréal, on la perçoit de l'extérieur. Et la motivation de cette activité ne peut la plupart du temps nous être fournie que par une évaluation du contexte historique, hors de l'individu.

Entreprendre dans ces conditions la biographie de Maisonneuve, c'est risquer fort d'aboutir à refaire tout bonnement l'histoire des débuts de Ville-Marie. Et c'est bien ce que réserve à son lecteur l'ouvrage de Desrosiers. Mais il y a plus grave que cette méprise. Il y a la distorsion historique qui provient d'une omniprésence toute factice du gouverneur. Desrosiers parle de la Société de Notre-Dame, des Sulpiciens, de l'Hôtel-Dieu, de la future Congrégation, des attaques iroquoises, en faisant converger le tout vers Maisonneuve. Or ici, l'historien manque indiscutablement de ressources et c'est par l'astuce (qui s'appelle présomption, supposition ou imagination) du portraitiste qu'il tente d'y suppléer. Un autre exemple de distorsion, c'est la présentation du conflit Québec-Montréal qui tient aux structures administratives (ce que, Desrosiers admet incidemment) sous le couvert d'une lutte personnelle entre Maisonneuve d'une part, Lauson, d'Argenson, d'Avaugour et de Mézy d'autre part, avec le bon droit, la justice, la force morale, la dignité, invariablement du côté du gouverneur de Montréal.

En somme, un personnage d'une haute stature, en effet, que ce Maisonneuve ; un personnage qui édifie, qui enrichit avec d'autres un passé disparu, qui peut se donner en exemple mais qu'on soupçonnera toujours d'être mythique en diable.

Jean BLAIN

*Département d'histoire,
Université de Montréal.*

André LACHANCE, *Le bourreau au Canada sous le régime français*, Préface de Marcel Trudel, La Société historique de Québec, 1966, 132 p. (*Cahiers d'histoire*, n° 18.)

Le préfacier et l'auteur de ce petit livre ont tous deux raison de croire qu'en histoire il n'est ni de grands ni de petits personnages, puisque, nobles ou roturiers, riches ou pauvres,